

La biographie L'auberge espagnole de la littérature

Laurent Laplante

Number 65, Winter 1996–1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21160ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

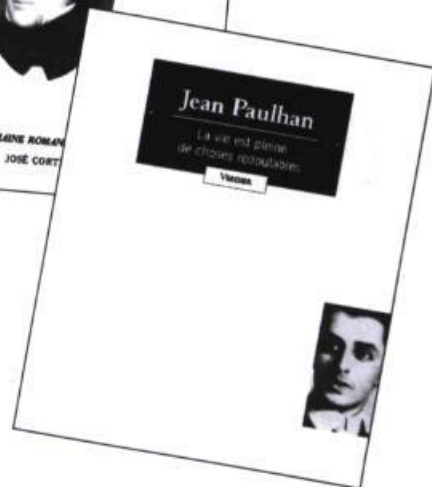
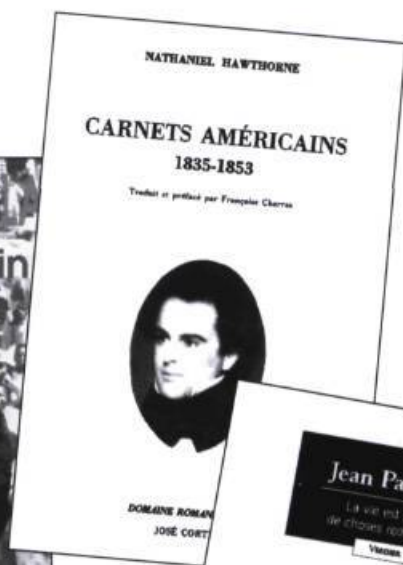
Cite this article

Laplante, L. (1996). La biographie : l'auberge espagnole de la littérature. *Nuit blanche*, (65), 6–10.

La biographie : l'auberge espagnole de la littérature

Par
Laurent Laplante

Raconter une vie. La sienne ou celle d'un autre. Celle d'un grand contemporain ou celle d'une gloire disparue. Celle d'un ami ou celle du chef qu'on a suivi passionnément. Est-ce là un objectif réalisable ? Un mirage toujours évanescent ? Je n'oserai pas une théorie générale.



Je constate simplement, à la lecture, que la biographie, rédigée par certaines plumes, peut constituer un duel à la moderne, qu'elle peut être, sous d'autres maquillages, la défense d'un credo plutôt que le portrait de soi ou d'un autre, qu'elle peut avoir la candeur d'un carnet intime ou la rouerie... d'un carnet intime, qu'elle peut, sous couleur de vanter l'ami, sombrer dans l'exhibitionnisme. À côté de ces biographies ou autobiographies quelque peu délinquantes, il y a, heureusement, la masse des biographies qui, patiemment, honnêtement, sans hargne aucune, font comprendre les grands cheminements humains.

Parfois portraits, parfois plaidoyers politiques

Les hommes et les femmes qui participent au combat politique écrivent beaucoup. Ceux et celles qui épousent leurs convic-

tions, tout comme ceux qui les abhorrent, écrivent, eux aussi, abondamment. Il en résulte, sans qu'on puisse s'en étonner, plus de plaidoyers que de véritables biographies.

Exemple récent et malheureusement concluant d'une vendetta maquillée en biographie, l'œuvre de Pierre Péan¹ consacrée au « passé pétainiste » de François Mitterrand. Beaucoup de démarches, d'entrevues, d'analyses, pour prouver ce qui n'a rien de honteux et que Mitterrand lui-même n'a jamais nié : oui, le jeune Mitterrand a rencontré Pétain. Comme il a rencontré Giraud. Comme il a rencontré de Gaulle. Et alors ?

En net contraste, Alain Peyrefitte réalise un élégant équilibre entre le métier d'écrivain, dont il n'ignore rien, et celui de militant gaulliste, dont il constitue un bel échantillon. Voilà en effet un homme qui, de par ses fonctions, eut quotidiennement accès aux confidences et réflexions du chef de l'État français, qui en nota à chaud la substance et même le mot

à mot, mais qui sut, en loyal serviteur des institutions de son pays, attendre les trente ans fatidiques avant de se juger libéré du serment de confidentialité. Ce que révèle aujourd'hui Alain Peyrefitte sur de Gaulle ajoute assez peu aux faits compilés par Jean Lacouture à propos du même personnage ; le ton est cependant tout autre, car le de Gaulle² de Peyrefitte, qui parle à huis clos, s'exprime avec une brutalité et une incandescence dans le vocabulaire que Jean Lacouture n'aurait jamais osé lui attribuer.

Nelson Mandela³ aussi, mais pour des motifs radicalement différents, écrit avec un temps de retard. Il n'aurait certes pas pu, alors que durait encore son interminable détention, en dire autant sur sa vie clandestine ou sur les démarches tentées auprès d'éventuels alliés étrangers. Le problème, c'est que l'homme qui, aujourd'hui, raconte un cheminement d'une cohérence à peu près sans égale, n'est plus celui qui l'a vécu. Nelson Mandela, en tant qu'homme d'État, s'attache à panser

les plaies, à réduire les heurts entre *Blancs* et *Noirs*, à faire oublier un passé de racisme. L'heure n'est plus à la dénonciation, mais à la patience et à la réconciliation. Compréhensible et légitime, cet autre ton est de plus en plus perceptible à mesure que progresse le récit, à tel point que la plume semble passer à une autre main. La souffrance n'est pas évacuée, mais Nelson Mandela est désormais tourné vers l'avenir.

Franç-tireur dans l'âme et le style, capable d'inventivité autant que d'arrogance, enclin à justifier ses dérapages par la justesse de ses intuitions de départ, Bernard Kouchner⁴ écrit à la rapière. Fier d'avoir fondé Médecins sans frontière, plus fier encore, semble-t-il, d'avoir justifié aux yeux de beaucoup le « devoir d'ingérence » dans les affaires internes des pays, Bernard Kouchner ne s'embarrasse, en tout cas, ni de nuances ni de fioritures.

Faut-il lui donner tort ? Difficile à dire. D'une part, ce qu'il a gagné sur l'inertie des gouvernements ou la quiétude des esprits, il l'a gagné en bousculant, pas en négociant patiemment. D'autre part, son ton cassant et sa dispersion effrénée en une série d'interventions de valeur inégale referment aujourd'hui sur ses doigts les portes que sa liberté de pensée avait entrouvertes. Un idéal indubitablement élevé mal servi cependant par l'infailibilité présumée souvent caractéristique d'une certaine gauche et du pouvoir médical. N'oublions pas, en effet, que Bernard Kouchner fut ministre et qu'il eut, au moins pendant un temps, le pouvoir de changer certaines des anomalies qu'il déplore aujourd'hui à juste titre. Par exemple, la rémunération à l'acte.

Ceux et celles qui se racontent eux-mêmes

Même si dans les deux cas c'est l'auteur lui-même qui est la source des informations sur l'auteur, journaux intimes et autobiographies destinées à la publication ont souvent peu en commun. De certains carnets personnels écrits *loin du lecteur*, on peut, en effet, attendre une candeur qu'on chercherait vainement dans les autobiographies.

Ne nous y trompons d'ailleurs pas. En regroupant une brassée de lettres fictives, Serge Reggiani⁵ a rédigé, en pensant tromper tout le monde, son autobiographie ou, plus justement, son propre éloge. Qu'il écrive, en effet, à des morts ou à des vivants, à des proches ou à des êtres détestés, Reggiani, pesamment, vaniteusement, indéfiniment, vante Reggiani. Tout lui est prétexte à vantardises, à règlements de comptes, à sous-entendus de mauvais goût. Comme quoi on peut être un grand

« La Fortune, tel un colporteur, vient proposer ses marchandises : couronnes de laurier, diamants, diadèmes ; elle les vend, mais en échange elle demande qu'on sacrifie santé, intégrité et, peut-être même sa vie sur le champ de bataille ainsi que les vrais plaisirs de l'existence. Qui achèterait, si le prix devait en être payé comptant ? »

Carnets américains 1835-1853,
Nathaniel Hawthorne,
José Corti, p. 76.

« Il me semble que c'est une caractéristique de la vie américaine que ces étudiants frustes, au teint hâlé et aux mains calleuses, que leur éducation préparait à devenir fermiers. Dans neuf cas sur dix ils sont incapables d'acquérir quelque culture que ce soit, car des hommes d'âge mûr, ayant en eux tant soit peu de substantifique moelle, auraient depuis longtemps dépassé le cap du lycée ou des premières années d'université. Je crains qu'on ne reçoive, au mieux, que quelques misérables connaissances superficielles, dans ces collèges de campagne. »

Carnets américains 1835-1853,
Nathaniel Hawthorne,
José Corti, p. 240.

« Tout est là, le gouvernement affirme qu'il fait l'apaisement par sa loi d'amnistie, et nous prétendons, nous autres, qu'il court, au contraire, le risque de préparer des catastrophes nouvelles. Encore un coup, il n'est pas de paix dans l'iniquité. La politique vit au jour le jour, croit à une éternité, quand elle a gagné six mois de silence. Il est possible que le gouvernement goûte quelque repos, et j'accorde même qu'il les employait utilement. Mais la vérité se réveillera, clamera, déchaînera des orages. D'où viendront -ils, je l'ignore ; mais ils viendront. Et de quelle impuissance se seront frappés les hommes qui n'ont pas voulu agir, de quel poids les écrasera cette amnistie scélérate, où ils ont mis à la pelle les honnêtes gens et les coquins ! »

Correspondance, t. X, Émile Zola,
PUM/CNRS, p. 214.

acteur et se révéler sinistrement incapable d'écrire soi-même un texte décent.

Edith Wharton⁶, c'est l'extrême opposé. À peu près rien, en effet, si ce n'est parfois un silence ou un éloge moins vif, ne permet d'identifier ceux et celles qu'Edith Wharton déteste. Plus étonnant encore, strictement rien ne nous est livré de la vie privée d'une auteure à laquelle on doit pourtant une œuvre considérable. Son mari ? Il occupe si peu de place dans un récit pourtant truffé de noms et d'anecdotes et généreusement porté au renvoi d'ascenseur qu'il faudra une note tardive de l'éditeur pour nous révéler son pénible naufrage dans la folie. Quant à l'amant connu et respectable qui lui tint ensuite lieu de mari, jamais Edith Wharton ne lui permet de prendre place dans la photographie de famille. Dès lors, ce qui s'annonçait comme une autobiographie devient une initiation au monde des salons parisiens au début du siècle. Edith Wharton connaît ce monde, elle y circule avec élégance, elle y côtoie les plus grands noms, depuis Cocteau jusqu'à Bourget en passant par Anna de Noailles et Henry James. Ce n'est pas sans intérêt, mais il y a erreur d'emballage.

Émile Zola, Jean Paulhan et Nathaniel Hawthorne compenseront amplement cette excessive pudeur d'Edith Wharton. Émile Zola⁷, pourtant, n'agit ici ni en romancier ni en pamphlétaire. Il n'écrit ni *Germinal* ni *J'accuse*, mais de simples lettres. Il tient sa correspondance à jour, fixe ses rendez-vous, se prémunit contre les vexations que lui a values son rôle dans l'affaire Dreyfus, négocie avec ses éditeurs étrangers, apaise son irascible et prétentieux traducteur... Tout ce quotidien qui pourrait être terriblement terne précise et corrige pourtant avec une efficacité souveraine le portrait qu'on pouvait se faire du *tonitruant* Émile Zola. Car le Zola de cette monumentale correspondance (elle se termine avec ce 10^e tome) est clair, succinct, précis. Il est aussi admirablement délicat, patient, réceptif, plus attaché aux principes qu'aux gros sous. Minutieux, prévoyant, organisé, il sait, en s'embarquant dans un projet, comment il recueillera sa documentation et à quelle date s'achèvera sa rédaction. Émile Zola ne promet pas une autobiographie, mais sans doute se révèle-t-il plus que s'il l'avait fait.

Autant Zola se passe de présentation, autant Jean Paulhan en appelle une. Qu'il suffise de rappeler qu'en plus d'écrire une œuvre incroyablement diversifiée, il a succédé dès 1925 à Jacques Rivière à la direction de la *Nouvelle Revue Française*. Dans cette fonction, il fit reculer les tabous, révéla des dizaines d'auteurs, traversa habilement mais dignement la difficile période de l'occupation allemande, fit

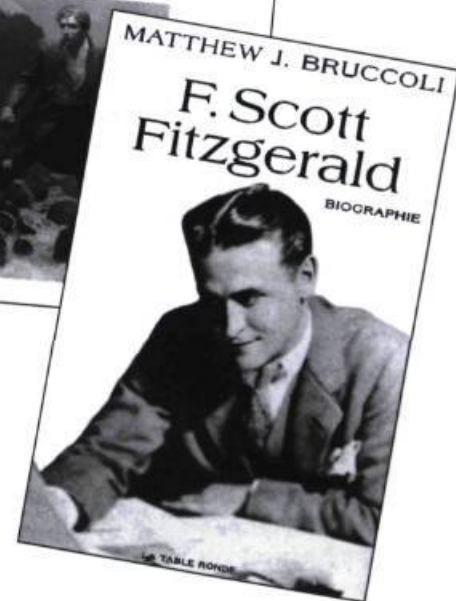
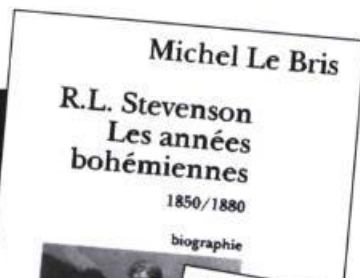
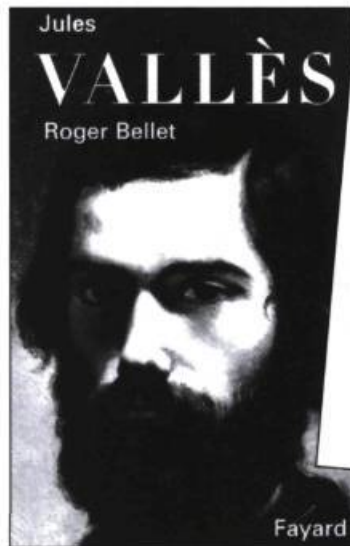
passer la NRF à l'ère moderne. Quand il mourra, en 1968, à plus de 80 ans, il venait de publier *Progrès en amour assez lents, suivi de Lalie*. Lire *La vie est pleine de choses redoutables* en gardant à l'esprit la fébrilité de cette existence a quelque chose de sidérant. Le Paulhan qui s'y exprime est, en effet, étonnamment loin des problèmes de gestion. Il note des bons mots, invente ou approfondit des proverbes, raconte ses voyages au bout du monde. Cultivé, engagé, militant, sensible à toutes les manifestations artistiques, Jean Paulhan réussit par je ne sais quel cloisonnement miraculeux à rédiger ses carnets comme on cultive un *jardin intime*.

Nathaniel Hawthorne, de la même manière, consacre un plus grand espace de ses *Carnets* aux résultats de son potager qu'à de profondes réflexions littéraires. Certes, on sait qu'il écrit (ou tente d'écrire), car il peste contre l'incessant babillage de son jeune fils qui le déconcentre comme à plaisir, mais, à peu de choses près, Nathaniel Hawthorne parle de la vie de famille, de la nature, de ses promenades exactement comme pourrait le faire n'importe quel rural. À une nuance près, cependant : tout, entre les mains de Nathaniel Hawthorne, devient matériau. Quand raccourcissent les jours, il sait voir, par-delà ce que notent tous les mortels, la précarité de la vie humaine, la fragilité des sentiments, le prix qu'il faut attacher au périssable et à l'éphémère. Le père de Rip Van Winkle avait commencé par se perdre bien des fois dans la nature.

De grands (et de moins grands) portraits

Ce serait une erreur et une injustice que de s'exclamer, devant le livre de Stacy de La Bruyère¹⁰ : « Encore une autre biographie de Saint-Exupéry ! » Certes, le cinquantenaire de la disparition de Saint-Exupéry a provoqué l'avalanche, mais ce portrait-ci conserve son mérite. Stacy de La Bruyère, par exemple, sans y mettre de hargne, ramène la production littéraire de Saint-Exupéry aux justes dimensions que l'on oublie souvent : « L'œuvre est mince, en partie datée, souvent imparfaite. Mais elle est riche d'esprit : elle nous fait aller au-delà de nous-mêmes. Elle nous fait rêver. » Cette conclusion donne le ton : le livre décrit un homme attachant ou exaspérant, selon les jours, non une légende.

Le personnage de Paul Morand¹¹, que l'on voit surgir au détour de dizaines de biographies, depuis celle de Proust jusqu'à celle d'Alain Grandbois, méritait assurément le *renouvellement des perspec-*



tives que présentent deux enseignants. Effort fructueux ? Oui et non. Certes, on débarrasse enfin Paul Morand de son image d'être superficiel, salonnard, vagabond par dilettantisme et on rend justice à la fulgurante perspicacité qui lui permettait de caractériser une culture ou un paysage, de saisir, de dominer, puis de quitter un nouveau courant artistique. D'autre part, la biographie, qui fouille les moindres recoins des comportements de Paul Morand, ne mentionne même pas, ni pour leur faire un sort, ni pour les nuancer, les rumeurs qui, de tout temps, ont accompagné le personnage. Est-il vrai, par exemple, que Morand fut, comme on l'a cent fois répété, un espion maquillé en chroniqueur touristique ? Est-ce ainsi que s'explique sa présence, toujours au bon moment, là où l'histoire prend ses virages ? Autres mystères laissés presque inentamés, l'inexplicable aveuglement de Morand à l'approche de septembre 1939 et sa lenteur à sentir sur sa nuque le vent de la victoire alliée. Renseigné comme il l'était, de par son métier de diplomate autant que par ses contacts personnels et ses voyages, Morand ne pouvait pas ignorer ce qu'il prétend ne pas avoir vu. La nouvelle image de Paul Morand ne parvient pas à éliminer l'autre.

S'il fallait choisir l'auteur le plus typiquement américain, bien des votes se porteraient sur F. Scott Fitzgerald¹². Autant et plus pour la fougue avec laquelle il a littéralement consumé son existence que pour les personnages qu'il propose à l'Amérique. La biographie que lui consacre Matthew J. Bruccoli se déploie d'ailleurs sur ces deux fronts. D'entrée de jeu, c'est-à-dire dès le plus modeste journal scolaire ou le théâtre collégial le plus amateur, F. Scott Fitzgerald saisit et exploite les occasions d'écrire, de s'exprimer, de se faire voir. Souvent il table sur ses dons plus que sur l'effort. Dans

d'autres cas, pourtant, il s'acharne à démonter patiemment le style des grands jusqu'à en comprendre et à en reproduire la mécanique. L'écriture lui est un art, mais aussi un métier qui impose ses apprentissages et exige patience et humilité.

Quand éclatera le succès, Fitzgerald perdra pied. Amoureux, pour son bonheur et pour son plus grand risque, d'une femme qui lui ressemble trop, nouveau Cendrillon incapable de respecter l'échéance de minuit et de retourner à l'obscurité du travail créateur, il laissera, malgré de superbes réussites comme *Gatsby le magnifique*, l'image d'un génie qui n'a pas livré toute son œuvre. Le héros américain meurt à 44 ans.

De l'Écossais auquel tous les enfants du monde doivent *L'île au trésor*, que savons-nous ? Presque rien, surtout si l'on compare les rares informations courantes au minutieux portrait de Robert Louis Stevenson qu'établit Michel Le Bris à partir, surtout, de milliers de lettres inédites¹³. Encore faut-il spécifier que Michel Le Bris ne parle que des trente premières années de R.L. Stevenson. Trente années, cependant, qui suffisent à établir fermement les *paradoxes* de l'homme. D'un côté, les piaffements d'impatience face aux traditions sociales, religieuses et familiales ; de l'autre, l'extraordinaire discipline qu'il s'impose dans son gigantesque programme personnel de lecture et d'analyse littéraire. Nul ne saurait dire où il s'en va ; lui, le plus souvent, le sait. Il aura d'ailleurs besoin de cette *boussole intérieure* étonnamment fiable, car tout craque dans la société autour de lui pendant que se fait la gesta-

tion des temps modernes. Qu'il bamboche à Paris ou dans la « commune » de Barbizon, qu'il tente d'aimer en Californie ou qu'il cingle vers le vrai Sud, toujours il reste celui qui a tout lu et retenu de l'ancienne culture et qui enfante en solitaire l'écriture de l'avenir. Il sera d'ailleurs l'un des premiers à laisser l'inconscient envahir l'univers romanesque. Rendons hommage à Michel Le Bris : son Stevenson ressemble à celui de *L'île au trésor*.

Même si l'on meurt beaucoup et souvent très tôt dans la famille Brontë, Denise Le Dantec a raison d'intituler son ouvrage *Emily Brontë, Le roman d'une vie*⁴. On sait trop peu, en effet, quelle soif de vivre et même quelle révolte cachait l'apparente résignation de cette jeune femme morte avant ses 30 ans. Le cadre, certes, était austère et affligeant : décès de la mère avant que la marmaille ait grandi, maison familiale mal animée par un pasteur en désarroi, pensionnat lugubre où se terminent les jeunes vies de deux sœurs... On pouvait cependant se faire illusion, car le quatuor des enfants survivants s'adonne et s'adonnera longtemps à d'étonnantes pratiques de *création collective* où prennent place l'épopée, le théâtre, l'exploration, l'histoire... Des liens se créent ainsi qui permettent aux enfants de survivre, de se doter d'une immense culture littéraire, d'entrer dans l'antichambre du prestige attaché à la littérature. Quand, forcément, se fragmentera le quatuor, Charlotte, plus fonctionnelle comme dirait notre temps, s'avancera d'emblée sous les réflecteurs. Emily, elle, s'enfermera, s'immolera, écrira. *Les Hauts de Hurlevent* feront sa renommée posthume. On continuera et on continue encore d'ignorer ses poèmes qui, pourtant, appartiennent d'emblée aux pages les plus explicites et les plus douloureuses de la poésie révoltée.

Avec la biographie d'Elsa Triolet¹⁵, Lilly Marcou pénètre dans le monde effervescent et disparate du Paris de l'entre-deux-guerres. S'y côtoient ou s'y heurtent, selon les moments, Éluard, Aragon, Breton, Soupault, Ernst, etc. Paris attire comme un aimant, tandis que Moscou n'en finit plus d'ébranler, de reconstruire et de raser ses structures et ses orthodoxies sociales et culturelles. C'est donc à Paris qu'aboutira, par le biais d'un mari Triolet plutôt falot, Ella Iouevna Kagan. S'amorce alors la durable relation d'Elsa et d'Aragon. Ensemble, mais porteurs de sensibilités différentes, ils plongeront dans le communisme moscovite et s'entêteront, parfois contre toute évidence, à en attendre le mieux de l'humanité. Ils seront même, malgré leurs liens intimes avec la société russe et peut-être à cause d'eux, parmi les derniers à condamner le goulag. Elsa, entrée en littérature sous les

« Il n'apprit à lire et à écrire que fort tard, vers sa septième année, et avec bien des réticences, comme s'il craignait que cette connaissance nouvelle l'expulse de ses royaumes d'enfance : 'Passer de l'écoute à la lecture revient à franchir un grand cap, et des plus dangereux', insiste-t-il dans *Rosa Quo Locorum* : 'Pour bon nombre d'enfants, je crois qu'il marque la fin de l'essentiel de leur plaisir [...] jamais, plus ils n'entendront le carillon des mots superbes, les cadences des périodes majestueuses. Désormais nous allons devoir affronter seuls, tels des pionniers, les caractères silencieux, inexpressifs, et le choix de ce que nous allons lire est entre nos mains'. »

R.L. Stevenson, *Les années bohémiennes 1850/1880, Biographie*, Michel Le Bris, Nil, p. 88.

« Vallès, si discret et allusif, ou carrément muet sur les femmes qui ont traversé sa vie, a eu besoin, dans l'essentiel de son œuvre et de ses dernières années, de cette part féminine considérable qu'a assurée un temps Séverine, et qui peut-être fut inséparable de son écriture. Elle sait, dit Vallès lui-même, 'coudre' sa 'copie brute', fondre les paragraphes 'écrits à la vapeur'. Il lui demande, dit-il, 'le coup d'œil du liseur' et 'la sensation de la femme'. Elle sait enfin chaque jour – formules de Vallès – être 'l'écouteuse de [ses] colères', 'la confidente de [ses] singulières admirations', 'l'aménageuse de [son] travail'. »

Jules Vallès, Roger Bellet, Fayard, p. 480.

« Car le projecteur aveuglant que Feux dirige sans pudeur sur votre nudité intérieure ne doit pas masquer l'évidence qu'à l'instant même où vous viviez la danse chaotique et dévoiliez votre passion d'aimer mêlée à votre passion de souffrir vous continuiez à mener de front une activité littéraire et intellectuelle infatigable. À tout moment, même entre 1932 et 1935 à l'apogée probable du désir fou, posé comme un autre masque devant la femme qui brûle, une autre Marguerite a écrit d'autres livres que ceux qu'inspirait André, a bourlingué, échangé des idées et des rêves, et fréquenté de temps en temps un certain milieu littéraire. »

Vous, Marguerite Yourcenar, *La passion et ses masques*, Michèle Sarde, Robert Laffont, p. 232.

regards du poète Maïakovski, son beau-frère, et de Gorki, pivote discrètement vers la langue de sa France d'adoption. Ce sera pour Aragon un choc presque aussi soudain que pour Paris tout entier que de voir Elsa publier presque une trentaine d'ouvrages en français et obtenir le Goncourt. Il s'adaptera de son mieux et n'en finira plus de chanter Elsa. Celle-ci, pourtant, jusqu'à la fin, se demandera si elle est aimée. Une biographie crédible qui ne prétend pas résoudre tous les mystères et s'arrête avant de leur appliquer la psychanalyse.

Entre Dali et Gala, Paris joue le même rôle qu'entre Elsa et Aragon, celui, tout puissant, d'aimant culturel. Là se rencontreront l'Espagnol Dali et la Russe Gala. Ne concluons pourtant pas à la convergence des regards que portent sur Dali¹⁶ Meredith Etherington-Smith et sur Gala¹⁷ Dominique Bona. Selon la biographie de Dali, Gala a mis de l'ordre dans la vie professionnelle de l'artiste, l'a fait produire, voyager, vendre, mais elle a également joué la mante religieuse, assurant en priorité ses propres satisfactions sexuelles et traitant Dali comme une presse à billets. Gala, qui fut adorée d'Éluard, d'Ernst, de Dali, aurait fait cruellement payer à Dali la sécurité qu'elle lui a donnée.

Dominique Bona, qui ne canonise pas non plus Gala, la juge néanmoins moins sévèrement. *Gala prend, mais elle donne*. On lui demande beaucoup et elle répond au besoin ; elle ne demande rien, mais elle se passe de permission. Elle sert de mère aux créateurs qui s'appuient sur elle, mais elle couche avec qui lui plaît. Elle gère les sentiments dont brûlent les autres. Une certitude s'impose, commune d'ailleurs aux deux biographies. Le génial Éluard doit plusieurs de ses plus émouvants poèmes à ce que Gala lui a fait vivre et subir ; la révolution Dali doit une partie de son retentissement à Gala. Deux créateurs, une accoucheuse ?

Avec *Jules Vallès*¹⁸, on quitte le Paris de la tolérance et de la diversité pour revivre cette déprimante période où le pouvoir français s'adonnait avec lourdeur à la censure et aux plus répugnantes intimidations. Jules Vallès vivra, presque de bout en bout, ce temps où nul ne pouvait créer un journal à teneur politique sans déposer un cautionnement et où, au moindre écart, la police arrêtait, saisissait, baillonnait. Pendant des années, il vivra l'alternance des audaces et des replis, des coups de gueule et des frustrations, des pseudonymes et des alliances contre nature. Jules Vallès, pourtant, contre vents et caprices, écrira toujours avec la même vigueur vitriolique, apostrophant les puissants et se solidarisant avec les exploités. Quand l'empire français reconstitué commettra l'erreur de défier Bismarck, jettera

la France dans l'humiliation de 1870 et provoquera même une sanglante guerre civile entre Versailles et la « Commune », Jules Vallès ajoutera aux risques du journalisme militant ceux de l'affrontement politique et même militaire. Il n'évitera le retour de manivelle qu'en s'enfuyant en Angleterre. Quand la France retrouvera son sang-froid et son sens des valeurs, Jules Vallès reviendra à Paris. Cette fois, c'est l'œuvre littéraire qu'il ajoutera à son déferlement journalistique. Tout cela, Roger Bellet le raconte de façon juste, en donnant fréquemment la parole à Vallès. Un journaliste lucide et puissant se bat devant nous.

Le dialogue avec les grands

Certaines biographies sont l'occasion pour leurs auteurs d'interpeller les grands, parfois pour un hommage, parfois pour leur réclamer des comptes.

Emmanuel Roblès¹⁹ entre aisément dans la première catégorie. Bien qu'intime de Camus, Emmanuel Roblès ne prétend pas en renouveler la biographie ou l'interprétation. À l'aide des lettres qu'ils ont échangées, il témoigne, tout simplement, mais avec chaleur, de la capacité d'amitié dont Albert Camus était riche. Cela commence quand le jeune Roblès, en début de carrière, va voir travailler Camus le metteur en scène et le trouve merveilleusement disponible, et cela se termine par une lettre d'Albert Camus datée des jours qui précèdent sa mort et qui, elle aussi, traite de théâtre. Pas une biographie, mais le salut d'un frère.

Jean-Jacques Brochier²⁰, lui, préfère le style incendiaire. Il se porte donc péremptoirement à la rescousse de Jean-Paul Sartre qui, c'est plus que probable, n'en demandait pas tant. Sartre a eu raison, affirme-t-il. Contre qui ? Peu importe. Mais toujours raison. Contre Camus, contre Aron, contre l'Académie Nobel, contre... Le problème naît de ce que Jean-Jacques Brochier, sans doute pour montrer qu'il a bien étudié les critiques contre Sartre, passe plus de temps à déployer ces critiques qu'à justifier Sartre. Tant et si bien que ce vibrant plaidoyer en faveur de Jean-Paul Sartre laisse l'impression que le monsieur qui avait raison avait tout de même d'assez plantureux défauts.

Pour un motif qui s'apparente à un certain *dégoût* et qu'elle évoque, maladroitement d'ailleurs, au début de son plaidoyer, Nancy Huston tutoie Romain Gary²¹. Il n'en faut pas beaucoup plus pour que cette « implacable célébration », selon la description officielle de l'ouvrage, tourne au pamphlet. Gary aura trompé tout le monde, mais pas elle. Elle ne nie

« Beaucoup te supposent alcoolique ; cette tare serait effectivement compatible avec plusieurs de tes persona publiques (écrivain tourmenté, homme à femmes, diplomate déprimé, bourlingueur...). Au contraire, tu ne touches jamais à l'alcool ni à la drogue parce qu'ils risqueraient de te transformer en quelqu'un d'autre, te libérant provisoirement de l'emprise mortelle de ton moi. Telle une femme battue qui n'arrive pas à quitter son mari, tu t'accroches obstinément à cette chose qui te fait souffrir : ta conscience. »

Tombeau de Romain Gary, Nancy Huston, Leméac/Actes Sud, p. 51.

certes pas son talent, mais elle en explique le déferlement et la diversité des incarnations tantôt par le persistant désir qu'aurait eu « le petit Roman » de toujours faire plaisir à sa maman, tantôt par la tendance qu'aurait eue Gary, comme Jésus, de prendre sur lui tous les péchés du monde. Tout en reconnaissant à Gary sa fécondité littéraire, ce qui paraît aller de soi face à une masse de presque trente ouvrages, elle lui reprochera presque ce qu'il n'a pas écrit : « [...] par refus de nourrir notre fascination pour le courage triomphant, les drames sanglants, les paroxysmes romantiquement tragiques –, tu n'exploiteras dans aucun de tes romans le fabuleux potentiel littéraire de ce que tu as vu et vécu pendant la guerre ». Un cran plus bas dans l'échelle de l'incandescence, Nancy Huston aurait été équitable à l'endroit de Romain Gary et éclairante pour nous. Michèle Sarde, dans sa conquête du *monument Yourcenar*²², interpelle aussi son auteure, mais elle s'arrête au vouvolement. Décision heureuse, car les questions adressées à Marguerite Yourcenar, déjà délicates, déjà embarrassantes, seraient probablement devenues intolérables et blessantes sans le feutre du vouvolement.

On connaissait déjà, sur Yourcenar, la solide biographie de Josyane Savigneau²³. Elle n'est guère infirmée par celle de Michèle Sarde, à ceci près, cependant : le tumultueux et malheureux amour qui, autour de ses 30 ans, pousse Marguerite Yourcenar vers un homme parfaitement inaccessible, reçoit plus d'attention que jamais dans le passé. À juste titre d'ailleurs, me semble-t-il. Certes, Marguerite Yourcenar se laisse tellement bousculer et humilier par l'arrogant Fraigneau que Michèle Sarde provoque, pendant cette phase de la biographie, un vif malaise. On se résigne mal à ce que l'altière et lucide créatrice de Zénon et d'Hadrien accepte la loi de Fraigneau avec

une docilité qui confine au masochisme. Michèle Sarde, heureusement, ne se complait pas dans ce questionnement. Il lui suffit de montrer ensuite que Marguerite Yourcenar a poursuivi et terminé sa vie en admettant toujours que cet homme arrogant et dont la guerre révélera les propensions au fascisme fut l'homme le plus important de sa vie. Dont acte.

Une conclusion d'ensemble ? Non. La certitude, cependant, que bien des cheminements mènent à la beauté littéraire et que tous passent par le doute et l'effort. ■

1. *Une jeunesse française, François Mitterrand, 1934-1947*, par Pierre Péan, Fayard, Paris, 1994, 616 p. ; 55,95 \$.

2. *C'était de Gaulle*, par Alain Peyrefitte, Fayard, Paris, 1994, 599 p. ; 52,95 \$.

3. *Un long chemin vers la liberté*, par Nelson Mandela, Fayard, Paris, 1995, 661 p. ; 49,95 \$.

4. *Ce que je crois*, par Bernard Kouchner, Grasset, Paris, 1995, 289 p. ; 38,95 \$.

5. *Dernier courrier avant la nuit*, par Serge Reggiani, L'Archipel, Paris, 1995, 258 p. ; 29,95 \$.

6. *Les chemins parcourus, Autobiographie*, par Edith Wharton, Flammarion, Paris, 1995, 303 p. ; 49,50 \$.

7. *Correspondance, t. X, 1899-1902, Supplément, Index général*, par Emile Zola, éd. établie par B.H. Bakker, Presses de l'Université de Montréal, Montréal/CNRS, Paris, 1995, 647 p. ; 68 \$.

8. *La vie est pleine de choses redoutables*, par Jean Paulhan, Verdier, Lagrasse, 1989.

9. *Carnets américains, 1835-1853*, par Nathaniel Hawthorne, José Corti, Paris, 1995, 657 p. ; 64,95 \$.

10. *Saint-Exupéry, Une vie à contre-courant*, par Stacy de La Bruyère, Albin Michel, Paris, 1994, 557 p. ; 49,95 \$.

11. *Paul Morand, Le sourire du hara-kiri*, par Pascal Louvier et Éric Canal-Forgues, Perrin, Paris, 1994, 449 p. ; 51 \$.

12. *F. Scott Fitzgerald, Biographie*, par Matthew J. Bruccoli, La Table Ronde, Paris, 1994, 577 p. ; 49,95 \$.

13. *R.L. Stevenson, Les années bohémiennes, 1850/1880, Biographie*, par Michel Le Bris, Nil, Paris, 1994, 684 p. ; 49,95 \$.

14. *Emily Brontë, Le roman d'une vie*, par Denise Le Dantec, L'Archipel, Paris, 1995, 305 p. ; 34,95 \$.

15. *Elsa Triolet, Les yeux et la mémoire*, par Lilly Marcou, Plon, Paris, 1994, 417 p. ; 45,95 \$.

16. *Dali*, par Meredith Etherington-Smith, L'Archipel, Paris, 1994, 459 p. ; 39,95 \$.

17. *Gala*, par Dominique Bona, Flammarion, Paris, 1995, 426 p. ; 39,95 \$.

18. *Jules Vallès*, par Roger Bellet, Fayard, Paris, 1995, 541 p. ; 55,95 \$.

19. *Camus, frère du soleil*, par Emmanuel Roblès, Seuil, Paris, 1995, 129 p. ; 29,95 \$.

20. *Pour Sartre, Le jour où Sartre refusa le Nobel*, par Jean-Jacques Brochier, JC Lattès, Paris, 1995, 141 p. ; 30,95 \$.

21. *Tombeau de Romain Gary*, par Nancy Huston, Actes Sud, Arles/Leméac, Montréal, 1995, 117 p. ; 18,95 \$.

22. *Vous, Marguerite Yourcenar, La passion et ses masques*, par Michèle Sarde, Robert Laffont, Paris, 1995, 426 p. ; 44,95 \$.

23. *Marguerite Yourcenar, L'invention d'une vie*, par Josyane Savigneau, Gallimard, Paris, 1990.